

## La fuite du « vrai » dans la cure psychanalytique

In: Communications, 11, 1968. pp. 141-144.

---

Citer ce document / Cite this document :

Boons Marie-Claire. La fuite du « vrai » dans la cure psychanalytique. In: Communications, 11, 1968. pp. 141-144.

doi : 10.3406/comm.1968.1162

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm\\_0588-8018\\_1968\\_num\\_11\\_1\\_1162](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1968_num_11_1_1162)

---

*Marie-Claire Boons*

## La fuite du « vrai » dans la cure psychanalytique

Qui vient trouver cet autre, qu'une société nomme analyste, se déclare généralement le lieu de symptômes aux causes inconnues, ou déniées sitôt reconnues<sup>1</sup>, et demande à connaître les « vraies causes » de ce qui l'entrave. Ce savoir des « vraies causes », il suppose que celui dont il a déjà fait par avance un « partenaire », l'analyste, en est le détenteur ; il croit que s'il vient à son tour à les posséder, il sera « guéri ». L'in vraisemblance apparente de ce qui l'opprime et dont il ne sait pas dans quelle mesure « cela » sert son plaisir, ou ce qui l'interdit, qualifie sa demande initiale comme d'un « sens vrai », « sens vrai » que ni lui ni les autres n'ont jusqu'à présent pu lui délivrer.

Supposons que la cure commence selon le protocole établi. La seule demande faite à l'analysé<sup>2</sup>, est de ne rien faire, mais de « dire tout », y compris l'absurde, l'aberrant, le coq-à-l'âne, l'indésirable, le gênant etc.

Soumis à cette règle dite de « l'association libre », l'analysé, même s'il s'applique à s'y soumettre, voire s'il y parvient, aux marges cependant du résidu ineffaçable de ce qui s'y dérobe, cédera le plus souvent à la tentation de rendre ce qu'il dit « vraisemblable », autrement dit conforme au « sens commun » dont son discours usuel est l'effet réglé. La « garde qui veille aux portes de la raison<sup>3</sup> » le pousse donc, soit à ne pas dire « tout » ce qui vient à sa parole malgré lui, soit à le dire de telle manière qu'il puisse toujours le rattacher à quelque intelligible déjà reçu, qu'il connaît, mimant de ces connexions la garantie illusoire d'une sécurité. Le lieu exemplaire de cette tendance normalisante se trouve sans doute dans le récit du rêve<sup>4</sup>. A cette tendance, Freud a donné un nom : l'élaboration secondaire, qui consiste en l'établissement d'un scénario continu et cohérent visant à effacer l'apparente absurdité du rêve, à combler ses lacunes : en donnant

1. « Je suis de plus en plus gêné par les poussières, déclare un obsessionnel, je dois me laver sans cesse! Il faut dire qu'avec les voitures et cette sécheresse... mais il doit y avoir autre chose! »

2. Remarquons que la formulation expresse de la règle a été mise en question. De toute façon, que l'analyste la profère ou que l'analysé la découvre, celui-ci l'éprouve toujours comme règle.

3. SCHILLER, cité par FREUD dans la *Traumdeutung*.

4. On pourrait également épiloguer sur la tendance qu'a l'enfant de ramener l'inconnu au connu, de construire pour ce qui n'a pas de nom, un scénario vraisemblable. Ainsi par exemple il interprétera la scène primitive selon une histoire qui lui est plus ou moins familière, qu'il reprend au discours des adultes : « Papa faisait mal à Maman. »

au rêve une façade, la censure voile elle-même sa propre activité de déplacement et de condensation pour laisser place à une histoire dont la logique semble acceptable.

Ce vraisemblable du récit d'un rêve, du texte d'une séance, où l'obéissance aux règles formelles de la psyché se déguise en soumission au sens commun, s'avère protéger l'analysé du « sens vrai » qu'il demandait au départ et dont, sitôt sa parole sollicitée, il pressent le risque, qu'il se taise ou se mette à parler. Car le « sens vrai », s'il y a sens à en parler, déploie d'un désir, la configuration articulée où, pour celui qui le supporte comme pour celui qu'il vise, il sera question de sa mort. Qu'une parole s'expose à provoquer ce sens, aussitôt la passion illusoire mais affirmée de le connaître se heurte à la passion de le méconnaître : de ce heurt même, l'analyste tient sa place. Ainsi se dramatise une partie dont l'issue dépend d'une progressive découverte : à savoir qu'en dehors de l'in vraisemblable mort, il n'est pas de « sens vrai ».

Qu'est-ce qui cependant, de la mort et de la castration, va passer dans une parole, en sorte que le désir d'un sujet puisse prétendre à l'existence ? La question, centrale, nous introduit au vraisemblable psychanalytique proprement dit, tel qu'il se donne dans le cheminement de la cure. En cours de trajet, et le plus souvent dès qu'il s'ouvre, voire dès qu'il se décide, le vraisemblable évoqué comme conformité « tenue » aux règles du sens commun, se trouve mis en question par le surgissement d'un autre jeu de la vraisemblance : celui qui manifeste le rapport entre ce qui s'énonce et le désir inconscient, fragmenté dans les traces d'une histoire auxquelles les fantasmes originaires de séduction, de castration et de scène primitive imposent une organisation.

S'il est vrai que l'ordre de la mort et du désir se livre par le biais des signifiants symptomatiques, selon des lois qui sont celles de l'inconscient, il reste que ces signifiants s'énoncent, dans le discours de l'analysé « à travers » la catégorie du vraisemblable<sup>1</sup> qui, elle, relève de l'ordre socio-idéologique du sens commun.

Ainsi la mort et le désir, tout en obéissant aux lois formelles du système auquel ils appartiennent<sup>2</sup>, s'articulent dans le milieu du vraisemblable : milieu qui va servir au déroulement de la cure.

En effet : que l'analyste soit, par un versant de sa pratique, mis en cause par le désir inconscient, informulable, n'échappant au savoir que parce qu'il est, mais articulé et, comme tel, repérable ; qu'il soit d'emblée pôle de ce désir, impliqué par lui, ne l'empêche pas d'entendre, dans les « accidents » réglés mais imprévisibles du discours de l'analysé, ce qui, du désir, les provoque : il l'entend dans le dit, ce désir, comme le non-dit et comme ce qui informe ce dit. Dès lors, attentif à cette information formelle, jouant de son savoir au sein d'un non-savoir essentiel, il indiquera le désir et ce qui le défend, non seulement en ses indices, mais aussi, pour les « besoins de la cause », en un contenu « vraisemblable » : il formulera une interprétation dont la visée immédiate sera de se faire reconnaître comme plausible. Venant à la place d'autre chose, ou d'un blanc, d'une faille, venant rassembler ce qui est éparé, texte en lieu et place d'un vide, de ce qui

---

1. Soit en la traversant.

2. Faut-il rappeler ici la définition que FREUD en 1912 dans *A note on the unconscious in psycho-analysis* (Standard Edit., Vol. 12, p. 266) donne de l'inconscient ? Soulignant la valeur d'index de l'inconscient, FREUD écrit : « Le système qui se manifeste par le signe de reconnaissance que les différents processus qui le constituent sont inconscients, nous le nommons : l'inconscient. »

n'est pas dit mais se montre <sup>1</sup>, l'interprétation, pour autant qu'elle « ménage » le vide, peut construire une histoire sans devoir prétendre à une quelconque vérité historique. Lorsqu'un analyste interprète, lorsque la forme d'un discours lui permet d'insérer une hypothèse visant à relier au passé désirant et défendu de celui qui parle ce qui se manifeste maintenant, à travers le transfert, dans ce qu'il dit — qui se crée au fur et à mesure de l'avance de ce dire —, il le fait selon le schème de la vraisemblance. Il en appelle au vraisemblable de ce qu'il profère: « Il se peut que... », « On dirait que... », « On peut croire que... ». En tout cas, même s'il n'utilise pas ces formules, il propose ; même s'il affirme, il ne défend jamais l'objectivité de ce qu'il affirme, d'autant qu'il peut se tromper. Supposons qu'une interprétation « fasse mouche », développant en celui qui la reçoit un instant de certitude qui la lui fait prendre pour vraie <sup>2</sup>, sa reprise dans la poursuite du discours replace bientôt cette interprétation dans les cadres du vraisemblable. Mieux : l'interprétation s'oublie dans le mouvement de la cure, démontrant par là qu'elle ne développe jamais qu'un effet transitoire de reconnaissance, et non de connaissance : il ne s'agit pas en effet, de la garder comme telle mais de permettre au discours de se poursuivre, soit de cheminer selon le « vrai » de la mort et de la castration, non comme vers un point ultime, mais pour que ce « vrai-là » puisse se symboliser autrement qu'il ne l'a été, pour qu'il se déplace et se différencie différemment, « différence de la différence », qui doit ouvrir la possibilité d'une autre vie du sexe et du désir, d'une autre vie de l'action.

Toute interprétation se pratique donc sur un fond de vide « actif <sup>3</sup> » : vraisemblance de l'in vraisemblable, elle ne peut qu'être plausible.

A la limite, la fameuse formule de Boileau : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable » peut être ici radicalisée : il est de l'essence du vrai d'être invraisemblable. Dès lors, la vraisemblance aménage le théâtre acceptable où le vrai n'est plus que l'invisible pouvoir d'agencement des signes recevables de la vie rêvée.

Telle qu'elle fut conceptualisée pour les mathématiques par Pôlya <sup>4</sup>, l'inférence plausible, qui n'apporte pas de preuves définitives, qui n'est pas à l'abri des controverses mais qui « apprend le neuf », pourrait assez bien qualifier le milieu interprétant, à ceci près que, dans la cure analytique, ce recours à la plausibilité n'est jamais qu'un artifice : artifice du passage par le sens, feinte qui, de rester conventionnelle, n'en n'est pas moins un moyen indispensable pour le remaniement de ce qui dans un discours se cache et se montre ; remaniement dont la visée ultime, à nos yeux, serait de permettre à un sujet de pouvoir se déplacer au sein du rapport qu'il entretient à ce qu'il énonce... qui l'énonce <sup>5</sup>,

---

1. C'est en quoi l'interprétation a une structure analogue à celle du délire qui, comme le dit FREUD, vient à la place d'une part répudiée de la réalité : « Les délires des patients me paraissent être les équivalents des constructions que nous édifions au cours d'un traitement psychanalytique ». *Constructions in analysis*, 1937, Standard Edit., Vol. 23, p. 268.

2. Ceci s'accompagnant d'effets les plus divers : délivrance d'affects, ou ouverture à de nouvelles associations, ou aggravation des symptômes, ou sidération silencieuse, etc.

3. « L'activité » étant aussi ce par quoi Freud a explicitement qualifié l'inconscient.

4. POLYA, *Les mathématiques et le raisonnement plausible*, Gauthier-Villard, 1958.

5. C'est dans ce cheminement qu'un sujet, qui n'est pas support de représentations mais passage du rien de son être à l'unité d'un signifiant, devient le lieu d'un discours impersonnel qui le traverse, où il n'apparaît que pour s'abolir toujours plus. Mais cette interminable mort du sujet deviendra la condition de possibilité de « son » discours en tant que restitué à cet impersonnel.

soit de se relier autrement à l'inconscient dont il tire sa substance.

Selon cette optique, la cure analytique peut être comprise comme la recherche, illusoire en son *télos*, nécessaire en son exercice, d'un sens, ou de plusieurs, liés aux traces d'une histoire infantile : recherche qui ne peut « comme telle » qu'échouer mais dont le jeu, indispensable, est censé engendrer un remaniement symbolique de l'imaginaire et de l'énergie que cet imaginaire lie.

Faisons une dernière remarque. La vraisemblance comme milieu fictif et prescrit de la cure, doit être rigoureusement distinguée des conditions d'exercice de cette vraisemblance. En effet, la stratégie du vraisemblable, soit ce que l'analyste détermine dans le temps échelonné de son travail interprétatif comme susceptible à chaque moment de produire « l'effet de vraisemblance » sur le patient, relève de la vérité. En psychanalyse, le calcul de la vraisemblabilité du vraisemblable, appartient, sinon de fait, du moins en droit, à une science. Les critères qui font qu'un analyste, supposé pouvoir jouer et se jouer de son désir grâce à sa propre analyse, intervient à un moment déterminé, interprète ou se tait, ces critères relèvent d'une connaissance des lois du discours analytique ; l'analyste n'interprète pas n'importe comment ni n'importe quand, ni de n'importe où, ni sur n'importe quoi. Tel un spectateur au théâtre, il peut se laisser mettre en cause, voire s'identifier aux personnages dont l'analysé le charge, mais aussi, et cette fois, différemment du spectateur, il a appris à entendre ce qui se passe, de manière à pouvoir éventuellement le dire. Le privilège qu'il accorde aux failles du discours, à ses déplacements, au mouvement de ses métaphores, qui lui permet de repérer, voire de désigner, ce qui s'y « souscrit » et insiste, ce qui se déguise, s'inverse, la possibilité qu'il a d'attendre et de se taire, n'est pas le jeu du hasard mais le fruit d'une pratique référée à un savoir dont l'objet obéit à des lois.

Si donc, pour autant qu'elle est occupée par des refus, des reconnaissances et des acceptations du vraisemblable, la cure peut être dite une Scène, il faut savoir que la mise en scène est réglée en vérité.

MARIE-CLAIRE BOONS